

Napoléon Bonaparte, chef militaire dans l'Histoire

Introduction : Napoléon Bonaparte est peut-être l'un des grands personnages de l'Histoire de France par l'ampleur de ses réformes intérieures, des « masses de granit » à la mise en place du lycée. Mais il reste surtout dans la mémoire mondiale comme l'un des plus grands chefs militaires de l'Histoire. Effectivement, Napoléon Bonaparte a probablement livré davantage de batailles qu'Alexandre le Grand, Hannibal et César réunis.

Rappelons, par ailleurs que ses campagnes couvrent toute l'Europe de l'Espagne à la Russie, en passant par l'Allemagne ou l'Italie du Nord, sans oublier l'Orient avec l'Égypte et la Syrie. L'Empereur des Français a fait son entrée dans toutes les capitales du vieux continent. Milan, Vienne (à deux reprises), Berlin, Madrid et Moscou.

C'est pourquoi encore aujourd'hui, l'étude des guerres napoléoniennes demeure un champ très actif de l'Histoire. Longtemps dominée par les écoles historiques anglo-saxonnes, l'histoire militaire de la période napoléonienne connaît un profond renouveau depuis une quinzaine d'années (J.P. Bertaud, N. Petiteau, B. Gainot,...). Elle fait également l'objet de cours des plus grandes écoles militaires, comme West Point aux Etats-Unis. On peut légitimement s'interroger, deux siècles après, sur cet intérêt durable pour l'aventure militaire impériale. Bonaparte est-il réellement un militaire hors norme dans l'Histoire ? Pour cela, il faut tout d'abord le replacer dans une histoire longue de la guerre, plus particulièrement par rapport aux changements opérés au XVIIIe siècle. On verra ensuite les caractéristiques personnelles de Napoléon comme chef de guerre, avant d'évoquer son armée (les talents d'un chef ont-ils une valeur sans celle de ses hommes ?).

I Les mutations du XVIIIe siècle :

1) La guerre à l'époque moderne :

Rappelons en premier lieu que, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle pratiquement, une armée est formée par l'agrégat de régiments et est dépourvue de structures administratives et d'organismes hiérarchiques internes. En effet, à l'époque moderne, le colonel est propriétaire de son régiment. Il faut attendre Louvois, le grand ministre louis-quatorzien de la Guerre, pour voir se mettre en place un Bureau de contrôle des hommes enrôlés dans les armées.

Louvois tente aussi, pour la première fois, de généraliser le port de l'uniforme. Par ailleurs, la faible mobilité de l'artillerie et les problèmes logistiques font que les campagnes de la seconde moitié du XVIIe siècle et du début du XVIIIe siècle sont surtout marqués par des sièges (pensons aux campagnes louis-quatorziennes et à l'importance de Vauban).

2) Les réflexions nouvelles du XVIIIe siècle :

Au XVIIIe siècle, la généralisation du fusil (le fusil modèle 1774 en emploi dans la Grande Armée), la mise au point de l'ordre oblique pour la progression de l'armée (mise en œuvre par le Grand Frédéric) ou l'allègement des canons (la fameuse artillerie Gribeauval en service sous l'Empire) sont des données nouvelles des combats. C'est pourquoi la deuxième moitié du siècle est un moment de cristallisation des débats théoriques sur l'art de la guerre. D'un côté, certains défendent l'ordre mince pour donner la priorité à l'infanterie et à sa puissance de feu, au détriment de la cavalerie, arme traditionnellement décisive. D'un autre, les partisans de l'ordre profond insiste sur la capacité de faire charger l'infanterie à l'arme blanche et mettent en avant l'importance de l'impact. Finalement, le comte de Guibert met fin aux débats avec une analyse intermédiaire. Il propose de former l'armée en colonnes mobiles, faciles à regrouper, à déployer et à mouvoir sur un front plus large que le cadre de la bataille. Ceci doit permettre la manœuvre qui amènera l'ennemi sur le lieu choisi pour l'affrontement. Ainsi, Guibert conforte le retour du mouvement au détriment de la guerre de siège, amorcé par Frédéric II de Prusse. La réflexion sur la progression de l'armée avant le choc avec l'adversaire amène parallèlement à réfléchir aux communications entre les différents corps en mouvement. Certaines idées développées lors de ces débats sont mises en pratique lors de la guerre d'indépendance américaine mais la campagne d'Italie de 1796 en est la première systématisation.

3) De nouveaux enjeux stratégiques :

Le succès de la progression en ordre dispersé (plusieurs corps) assure le contrôle de l'ensemble d'un théâtre d'opération mais entraîne aussi une difficulté nouvelle : réunir le plus rapidement possible la plus grande partie de l'armée pour le choc décisif. C'est pourquoi l'étude approfondie du terrain et des mouvements adverses par le général en chef, ainsi que ses facultés d'adaptation, deviennent l'une des clés de la victoire. C'est pourquoi Napoléon Bonaparte développe les services topographiques dans l'armée. Avant chaque campagne,

Napoléon envoie aussi des agents pour reconnaître le terrain et recueillir des renseignements (Schulmeister par exemple). Puis, il recueille le maximum d'informations en assistant souvent personnellement à l'interrogatoire de prisonniers, de déserteurs ou d'habitants. La cavalerie légère est chargée de recueillir le maximum d'informations sur les positions et les mouvements de l'ennemi. Napoléon Bonaparte est le premier à maîtriser ces nouveaux enjeux stratégiques et les décliner avec talent. Après la guerre en dentelle du XVIIIe siècle, voici donc venu le temps des campagnes menées comme une valse à trois temps : manœuvre préliminaires visant à réduire numériquement l'ennemi et à préparer le choc, bataille décisive puis poursuite de l'ennemi défait pour rendre définitif le résultat de la victoire sur le champ de bataille majeur.

II Napoléon à la manœuvre :

1) Un stratège très appliqué :

Ce qui apparaît nettement dans l'étude de la guerre napoléonienne, c'est la recherche systématique de la bataille. En cela, Napoléon introduit une véritable nouveauté par rapport au XVIIIe siècle où la bataille n'était perçue que comme la fin ultime, une fois épuisées toutes les autres possibilités. L'objectif unique de Napoléon, à part peut-être au début de la campagne de 1809, est la destruction totale des forces adverses par la recherche immédiate du combat décisif. Son système de guerre, de ce fait, est donc essentiellement offensif.

L'historien ne peut, par ailleurs, qu'être frappé par la simplicité des moyens mis en œuvre. Très longtemps, on a expliqué la supériorité de la Grande Armée sur le champ de bataille par le génie militaire hors norme de son chef. Sans contester les talents de Napoléon, il faut se rappeler qu'il s'est conformé tout au long de sa carrière aux mêmes principes de stratégie consciencieusement déclinés. A Sainte-Hélène, l'empereur déchu écrit : « Ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup, en secret, ce que j'ai à dire ou à faire dans des circonstances inattendues pour les autres, c'est la réflexion et la méditation ».

Ainsi, dans la campagne de 1805, l'idée principale consiste simplement à marcher sur Vienne. Le reste est le résultat d'adaptations au fur et à mesure de l'avancée des troupes : la

marche sur Ulm fait ainsi l'objet de 3 plans successifs. Ensuite, la pratique napoléonienne de la guerre ne se résume guère qu'à un seul principe : *être le plus fort à l'endroit où l'on a décidé de frapper le coup décisif*. Napoléon énonce ainsi sa manière de mener la bataille : « Réunir ses feux contre un seul point ; une fois la brèche faite, l'équilibre est rompu, tout le reste devient inutile ». Cette pratique n'est pas le fait, redisons-le, du génie napoléonien ; elle a déjà été entrevue par les théoriciens du XVIIIe siècle puis par Carnot dans sa réflexion sur la gestion des troupes engagées.

On observe donc la mise en pratique de ce principe fondamental dans toutes les manœuvres napoléoniennes, si bien que Napoléon peut, un jour, avouer au maréchal Gouvion-Saint-Cyr : « Si jamais je venais à rédiger un jour les principes de la guerre, on serait étonné de leur simplicité ». En fait, ces manœuvres se résument à deux mouvements fondamentaux, sans cesse retravaillés et réinterprétés selon le terrain d'affrontement :

- *La manœuvre sur les derrières*. Napoléon l'emploie quand il a sur son théâtre principal d'opération la supériorité numérique totale. Elle consiste à jeter son armée sur les derrières de l'ennemi pour le couper de ses bases et le ramasser dans ses filets. On retrouve cette manœuvre à Arcole, Ulm ou Friedland. Parfois, elle n'a pas donné les résultats escomptés, en raison de difficultés d'exécution ou d'imprévus, comme à Vilna, Lützen, Bautzen, Dresde ou Brienne. En fait, une fois encore cette pratique n'est que le reflet du profond travail de réflexion mené par Napoléon. En effet, la manœuvre sur les derrières a une très longue histoire. Préconisée par des théoriciens comme le comte de Montecuccoli (chef des troupes impériales pendant la guerre de Trente Ans) ou le grand Frédéric II, à qui Napoléon vouait une grande admiration, elle était déjà utilisée par Hannibal (notamment au lac Trasimène). Plus récemment, elle permet au maréchal de Villars de remporter la bataille de Denain en 1712 et d'offrir à Louis XIV une paix honorable à Utrecht.

- *La manœuvre sur position centrale* est le second mouvement observé dans les batailles napoléoniennes. Si Napoléon n'a pas la supériorité totale en effectif, il cherche alors, soit à profiter de leur dispersion initiale, soit à les diviser, pour prendre entre les différents corps ennemis une position centrale d'où il manœuvre pour les écraser successivement. Montenotte (1796) est le prototype de cette manœuvre.

Mais Napoléon n'est pas entièrement libre de ses mouvements. La division de l'adversaire résulte de ses fautes, du terrain ou des circonstances (erreur ennemie et brume à Austerlitz). Les opérations proprement dites de Napoléon sont ainsi précédées d'une phase d'expectative : *l'attente stratégique* au cours de laquelle de petits mouvements visent à pousser l'ennemi à la faute escomptée ou à s'adapter à ses mouvements.

2) L'inventeur de la « Blitzkrieg » :

Toutefois, on ne peut pas aborder la stratégie napoléonienne sans rappeler qu'elle repose, avant tout, sur la vitesse, notamment dans les manœuvres sur position centrale. La vitesse d'exécution a joué un rôle primordial dans des victoires comme Ulm. Le bon sens des « grognards » les pousse, d'ailleurs, à dire après la bataille que « l'Empereur a gagné avec leurs jambes ». Pour les campagnes de 1796, 1805 ou 1806, les étapes moyennes sont de 25 kms avec des pointes à 50-55 kms par jour. Pour obtenir cette vitesse d'exécution, il faut certes remarquer les efforts exigés des soldats mais aussi mesurer l'habileté des dispositions prises pour rendre possible l'accélération des troupes au moment décisif.

A 5 marches maximum (soit une 100aine de km, à l'abri de tout raid ennemi), se trouve une fortification. Dans ce centre d'opération, on installe les hôpitaux, les magasins de vêtements et de vivres et le dépôt de munitions. On envoie ensuite des détachements couvrir la route jusqu'au corps principal de l'armée. Ce centre d'opération est décisif, notamment en cas de retraite. Ainsi, après la défaite de Leipzig, la « bataille de Nations » en 1813, Napoléon se réorganise à Erfurt, se réapprovisionne et, par la victoire à Hanau, s'ouvre la route du Rhin. Ce système reste cependant très souple chez Napoléon. Ainsi, il n'hésite pas, et c'est une première, à créer des lignes de dépôts provisoires au cours de son avancée. Il peut ainsi changer sa direction d'attaque. Lors de la campagne en Pologne en 1807, à la ligne d'opération Thorn-Varsovie, il en ajoute une autre après la chute de Dantzig.

3) Général et homme d'Etat :

Dès ses débuts, Bonaparte montre qu'il se distingue d'autres généraux doués comme Hoche ou Moreau par ses qualités d'homme d'Etat. Après la campagne d'Italie, sans attendre les consignes du Directoire, c'est lui qui remodèle la carte de l'Italie du Nord, oblige le Pape à

signer la paix, à céder à la France le Comtat Venaissin et à la République cisalpine la Romagne avec Bologne et Ancône. En Egypte, la posture du général, « inspiré d'Allah », lui permet de s'attirer les bonnes grâces de la population. Dès cette campagne, il associe à la victoire militaire les bienfaits de la Révolution française et la mise en valeur des territoires placés sous son autorité : mesures d'hygiène publique, travaux hydrauliques, recherches archéologiques (politique qui inspire encore aujourd'hui l'armée comme en Afghanistan)... Politique qu'il mènera avec constance jusque dans son minuscule royaume de l'île d'Elbe.

III La Grande Armée, un formidable outil :

1) L'artisan et son outil :

Petit, maigre et hâve à ses débuts, l'homme révèle un magnétisme peu ordinaire. Surnommé le « petit caporal » par ses hommes en Italie, il sera plus tard le « Tondu » ou, en 1815, le « père la Violette ». En tout cas, il réussit à créer un lien quasi-mystique avec ses « grognards » au point de rendre possible un épisode aussi extraordinaire que le retour triomphant de l'île d'Elbe. Très tôt, Bonaparte s'impose à des généraux beaucoup plus expérimentés que lui. Lors de la campagne d'Italie, Augereau est sidéré : « Ce petit bougre m'a fait peur et je ne puis comprendre l'ascendant dont je me suis senti écrasé au premier coup d'oeil ».

Le jeune général révolutionnaire sait aussi trouver les mots (et les moyens de propagande modernes) pour électriser une armée démoralisée, déguenillée, en proie à la famine : « Soldats ! Vous n'avez ni souliers, ni habits, ni chemises, presque pas de pain et nos magasins sont vides. Ceux de l'ennemi regorgent de tout ; c'est à vous de les conquérir. Vous le voulez, vous le pouvez, partons ! ». Le général n'est pas dépourvu de courage non plus comme il le prouve au pont de Lodi par exemple. Toute sa vie, Napoléon affichera un grand détachement face à la mort : potentiellement, la sienne (maniant par exemple le canon à Montereau) mais aussi, et surtout, celle de ses soldats (son seul moment d'émotion affiché sera au lendemain de la « boucherie » d'Eylau).

Bien entendu, le culte impérial est soigneusement entretenu par une familiarité affectée (appellation par leurs noms de soldats signalés, les gestes d'amitié virile,...) ou par la

satisfaction de l'appétit de gloire de ses hommes (cérémonies de remise de L.H. notamment). Le « grognard » de la Grande Armée obtient une reconnaissance sociale (à la fois par la portée symbolique des *Bulletin de la Grande Armée*, pensons au fameux « Il vous suffira de dire : j'étais à Austerlitz ! Pour que l'on réponde : voilà un brave » mais aussi par des avantages matériels : terres pour les officiers, emplois réservés,...) qui tranche avec la condition de paria du soldat du XVIIIe siècle.

2) Un outil bien structuré :

Au fur et à mesure du temps, les effectifs placés sous les ordres de l'Empereur connaissent une croissance exponentielle. C'est pourquoi la Grande Armée est constituée d'un nouvel échelon de regroupement, le corps d'armée. Sous cette appellation, plusieurs divisions sont réunies sous le commandement d'un chef, souvent un maréchal, qui dispose de son propre état-major. Expérimentée dès la seconde campagne d'Italie, de façon empirique, cette nouvelle organisation devient pérenne avec la campagne de 1805. La Grande Armée compte, selon les époques de 6 à 14 corps d'armée, sur les mouvements desquels s'appuie Napoléon pour mener sa marche-manoeuvre. En apparence anodine et purement technique, cette décision entraîne un profond changement dans la réflexion militaire. En effet, les théoriciens du XVIIIe siècle distinguent deux niveaux : la grande tactique (on parle aujourd'hui de stratégie) et la petite tactique (tactique actuel, c'est-à-dire la conduite de la bataille). Avec l'introduction du corps d'armée, toute réflexion (c'est encore le cas aujourd'hui) se fait à trois échelles : stratégique pour désigner la direction globale de la guerre, le niveau opératif qui désigne la conduite de la guerre sur un théâtre d'opération (maréchal à la tête d'un corps d'armée) et la tactique pour diriger les hommes sur le champ de bataille.

De surcroît, la Grande Armée compte deux instruments spécialisés, la réserve de cavalerie et le grand parc d'artillerie et du génie. Ce véritable arsenal mobile est en liaison fréquente avec le centre d'opération, placé en pivot arrière. Enfin, à partir de 1809, la Garde impériale gonfle tellement ses effectifs qu'elle finit par devenir un véritable corps d'armée.

3) Un outil bien aguerri :

La Grande Armée dont Napoléon Bonaparte prend la tête au début de son épopée est sans doute l'une des meilleures dont la France ait jamais disposée. Lors de la campagne de 1805, $\frac{1}{4}$ des soldats a déjà effectué toutes les campagnes de la République, un autre quart a effectué celle de 1800 en Italie. Issue de la conscription, la seconde moitié a été amalgamée depuis 2 ou 3 ans déjà. De surcroît, ces conscrits ont bénéficié d'une formation et d'un entraînement assez poussé au cours du camp de Boulogne.

Depuis le vote de la loi Jourdan en 1798, chaque conscrit peut se faire remplacer (s'il en a les moyens). Par ailleurs, les réfractaires sont nombreux, plus particulièrement parmi les appelés du Midi, du Massif central et du sud-ouest. Aussi peut-on facilement dresser le portrait-type du « grognard » : c'est un rural, originaire des départements du Nord et de l'Est, ou encore venu des pays annexés. Par ailleurs, comme le taux de réformes pour des déficiences physiques reste élevé, le soldat de l'Empire est exceptionnellement endurant. Lors de l'entrée de la Grande Armée à Berlin en octobre 1806, la population prussienne, curieuse de découvrir, ces Titans modernes est frappée de stupeur : « Ils sont petits, chétifs, un seul de nos Allemands en battrait quatre » mais n'en conclue pas moins : « au feu, ils sont animés d'une ardeur admirable ».

Enfin, par la politique de réconciliation menée sous le Consulat a permis d'offrir aux soldats un encadrement de grande qualité. En 1805, le camp de Boulogne est l'occasion d'une fusion entre les « messieurs » de l'armée du Rhin, de tendance parfois royaliste et les jeunes officiers d'obédience républicaine des armées d'Italie ou d'Égypte. La moitié des officiers est issue de l'armée d'Ancien Régime, le reste des bataillons de volontaires de 1792. L'âge moyen des cadres de la Grande Armée peut ainsi paraître relativement élevé, autour de 39 ans mais il est sensiblement le même pour les officiers subalternes que pour les colonels et même les généraux. Dans leur esprit, leur engagement s'inscrit dans la continuité des guerres révolutionnaires ; ils sont là pour répandre les bienfaits de la Grande Nation. Cette foi leur offre une immense confiance et un incroyable aplomb. L'apostrophe du général Lasalle à ses hommes avant un assaut est passé à la postérité : « Tout hussard qui n'est pas mort à 30 ans est un jean-foutre ». Cette fougue lui permettra de ne pas tomber sur le champ d'honneur avant son ...31^e anniversaire !

Jusqu'en 1809, cette armée largement héritée de la Révolution en garde l'esprit l'exaltation du sentiment patriotique et l'engagement en faveur de l'égalité face aux armées nobiliaires des vieilles monarchies européennes. La seconde moitié de la période impériale voit les effectifs exploser (jusqu'à plus de 500 000 hommes pour la campagne de Russie) et l'outil militaire napoléonien perdre de sa qualité : levées extraordinaires, amalgame d'autant plus difficile que comprend de plus en plus de nationalités, de moins en moins de motivation. Déjà à Wagram, on ressent cette dégradation : au cœur de la bataille, des unités italiennes ouvrent le feu sur des régiments saxons et provoquent une panique importante. Cette moindre qualité explique d'ailleurs le recours de plus en plus fréquent à l'artillerie et aux chocs frontaux d'infanterie lors des batailles de 1809 à 1815. Napoléon saura pourtant retrouver les meilleures recettes de sa stratégie lors de la campagne de 1814, sans grand résultat hormis des combats modèles puisque les Français combattent systématiquement à un contre quatre.

Conclusion : Fin stratège, Napoléon Bonaparte a pour principale qualité d'avoir été le premier à mettre en application les nouvelles théories militaires, issues des débats du XVIIIe siècle. En ce sens, il n'est pas un chef militaire hors norme mais plutôt un besogneux qui a énormément travaillé son sujet. Rappelons d'ailleurs que, dans le domaine de la guerre comme dans bien d'autres domaines, Napoléon raisonne en homme du XVIIIe siècle. Il passera ainsi à côté des grands progrès techniques par son manque de vision (le refus d'adopter la machine de Fulton pour la descente en Angleterre en est un des plus célèbres exemples). Son épopée exceptionnelle s'explique également par le synchronisme de son talent avec la situation exceptionnelle née du choc de la Révolution française (naissance de l'armée de soldats-citoyens) et le legs que constitue la Grande Armée. L'autre résultat de la conscription révolutionnaire et des longues guerres napoléoniennes est le « creux démographique » du XIXe siècle français. Mais, pour revenir à Napoléon lui-même, en plus de son gros travail préparatoire, sans doute son génie (s'il y en a un) réside essentiellement dans ses facultés d'adaptation aux dispositions prises par l'ennemi. N'oublions pas enfin que Napoléon est un des pères de la propagande moderne (Il y a près de 30 ans J. Tulard titrait avec justesse sa magistrale biographie *Napoléon, le mythe du Sauveur*). A ce double titre, Austerlitz reste encore un cas d'école.

Bibliographie :

- Chanteranne D., Faget R., *Austerlitz*, Paris, Perrin, 2005, 143 p.
- V.J. Esposito et J.R. Etling, *A Military History and Atlas of the Napoleonic Wars*, Praeger, 1964 (traduction française, Autrement, 2004).
- Garnier J., articles « Grande Armée » et « stratégie napoléonienne », sous la direction de J. Tulard, *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987 (nombreuses rééditions), 1767 p.
- Garnier J (sous la direction de), *Dictionnaire des guerres et batailles de l'histoire de France*, Paris, Perrin, 2004, 906 p.
- Masson P., « Napoléon chef de guerre », *Revue du Souvenir Napoléonien*, n°462, décembre 2005-janvier 2006, pp 25-40

Jomini, Suisse, entre au service de la France au camp de Boulogne comme aide de camp de Ney dont il restera toujours proche. En 1805, il publie son *Traité des grandes opérations militaires* puis un autre dans lequel il annonce la prochaine guerre contre la Prusse. Premier aide de camp de Ney, il passe en Espagne mais se fâche avec son entourage (très ombrageux) et propose ses services au tsar Alexandre. Mais rappelé par Napoléon, devient général de brigade. Brillants services en Russie et Allemagne mais Berthier bloque son avancement. Août 1813 change de camp et reçoit tous honneurs d'Alexandre. Il multiplie les écrits et est le premier à théoriser la stratégie napoléonienne. Il a une profonde influence sur la pensée militaire mais a tendance à systématiser la pensée napoléonienne, sans comprendre part d'adaptation de l'empereur aux situations rencontrées.

Clausewitz (Karl von) : célèbre écrivain de *Vom Kriege*, a été profondément influencé par les guerres napoléoniennes